

POCHOIRS



Il me semble, en écrivant cette page, acquitter une dette de reconnaissance, car mes premiers dessins furent reproduits au pochoir, par le maître enlumineur Saudé, avec tant de fidélité que j'en fus émerveillé. Les premières estampes sont les plus belles de toutes, comme les premières amours; l'artiste éprouve alors, devant la reproduction de son œuvre, un peu de la joie d'une jeune personne, le soir de ses débuts dans le monde, qui se regarde au miroir et se trouve embellie. C'est une allégresse bien passagère.

Le pochoir est un procédé fort ancien; tout le monde connaît ces découpures japonaises pleines d'oiseaux, de dragons, de nuages, de pivoinés et d'éventails, dont les fines lanières de métal sont retenues par des cheveux. Les Célestes, aux petites mains sèches et agiles, se livrent à ces travaux d'artistes avec une adresse d'escamoteurs.

J'ai étudié, dans la collection Vever, un précieux album de Kitao Sekkosaï paru en 1767: le Saïshiki gwasen, dont les planches sont entièrement coloriées au pochoir. C'est, je pense, le premier volume illustré au moyen de ce procédé.

En Europe, le pochoir fut employé fort anciennement. On s'en servit pour enluminer les premières cartes à jouer. A Épinal, il n'y a pas bien longtemps, on s'en servait encore pour colorier les images d'un sou, ornées des bois du fameux Geogin.

Ces feuilles publiées par la maison Pellerin ont fait la joie de notre enfance. On était, en ce temps-là, traditionnaliste et on pensait que ce qui avait amusé les parents devait amuser les enfants. Ces images naïves ruisselantes d'azur, de garance, d'indigo ravissaient nos yeux tout neufs; certaines d'entre elles, plus coûteuses, rehaussées d'or, étincelantes de métal, comme une salle d'opéra, comme un carrosse de sacre, paraissaient aux enfants sages le suprême du luxe, du goût, de la délicatesse; elles font maintenant l'ornement des collections.

Les bibliophiles connaissent les belles suites de costumes coloriées au pochoir.

Elles ont la fraîcheur et l'éclat de l'aquarelle, du moins les épreuves dites de « premier coloris », car souvent le succès faisant accroître les tirages,

des couleurs sauvages, hâtivement réparties, accompagnaient l'usure des pierres ou des cuivres.

Est-il rien de plus agréable que le coloris des lithographies de Daumier ou de Gavarni avec ces tons gommés qui prennent une profondeur de laque, est-il rien de plus suave que les estampes de Lanté, gravées par Gatine avec ces tendres bleus, ces roses ineffables, ces riches carmins, ces jaunes joyeux, couleurs franches, naïves, dont la robuste joliesse est pleine de séduction.

Considérons l'ouvrier au travail: il pose sa feuille ajourée sur la planche à enluminer et remplit le vide du métal avec une brosse chargée de couleur appelée pompon ou goujon. Ces feuilles de métal sont découpées à la pointe et appelées pochoirs, autant de couleurs, autant de pochoirs. Souvent l'artiste termine la page au pinceau, ajoute quelques touches maîtresses, il rosit les joues, avive les lèvres, fait briller les prunelles.

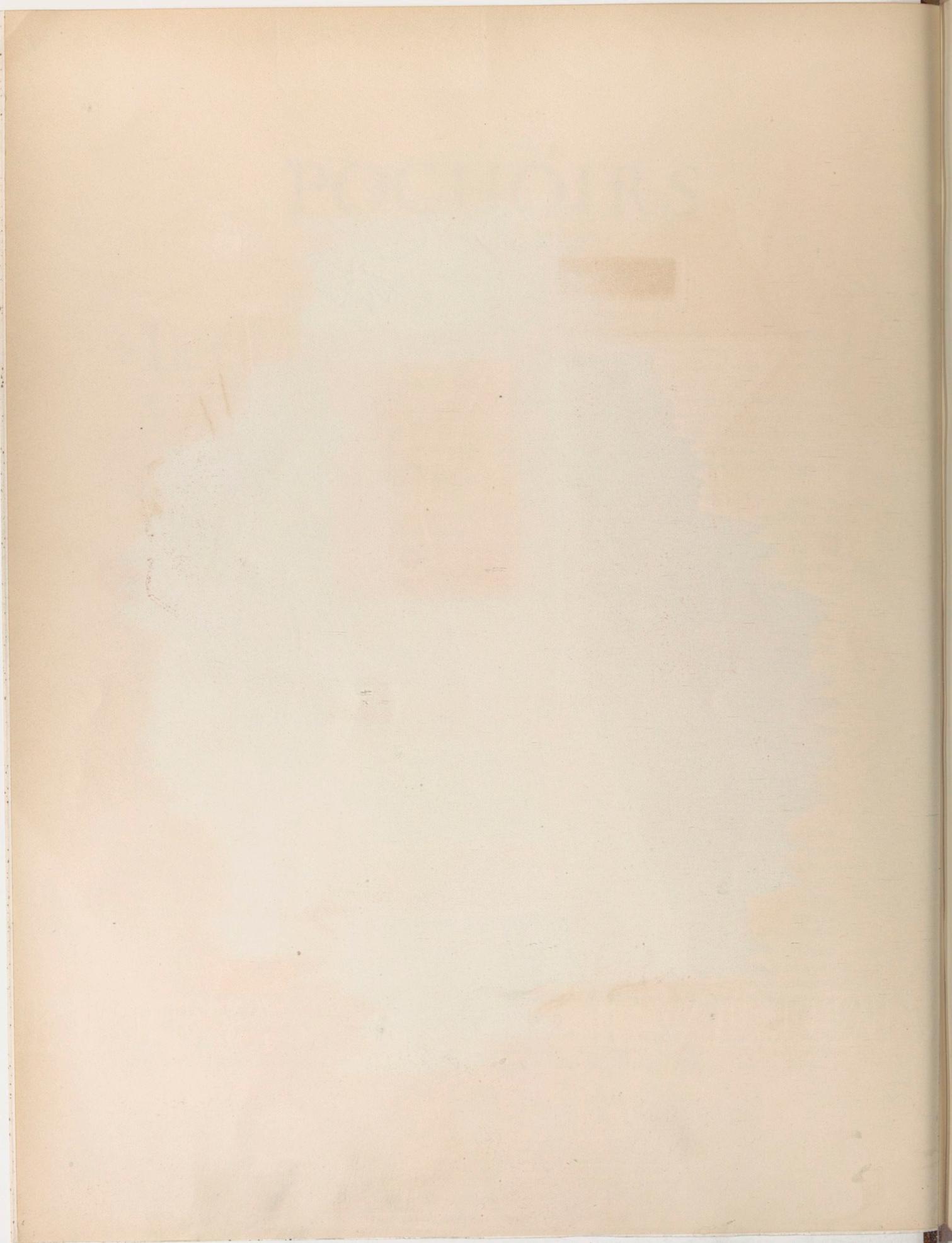
Rien n'est plus joli à voir qu'un atelier de coloriste, avec ses larges baies par lesquelles la lumière entre à flots et baigne les travailleurs, dont beaucoup sont de jeunes femmes, appliquées à leur gracieux travail. Sur les tables, les pots de couleur éclatent comme des bouquets, les mains agiles volent de feuille en feuille, passant sur les pochoirs la brosse humide de couleur. Quel aimable spectacle! quel heureux travail qui demande ces mains vives, cette adresse souriante, ce goût qui distinguent les petites Parisiennes!

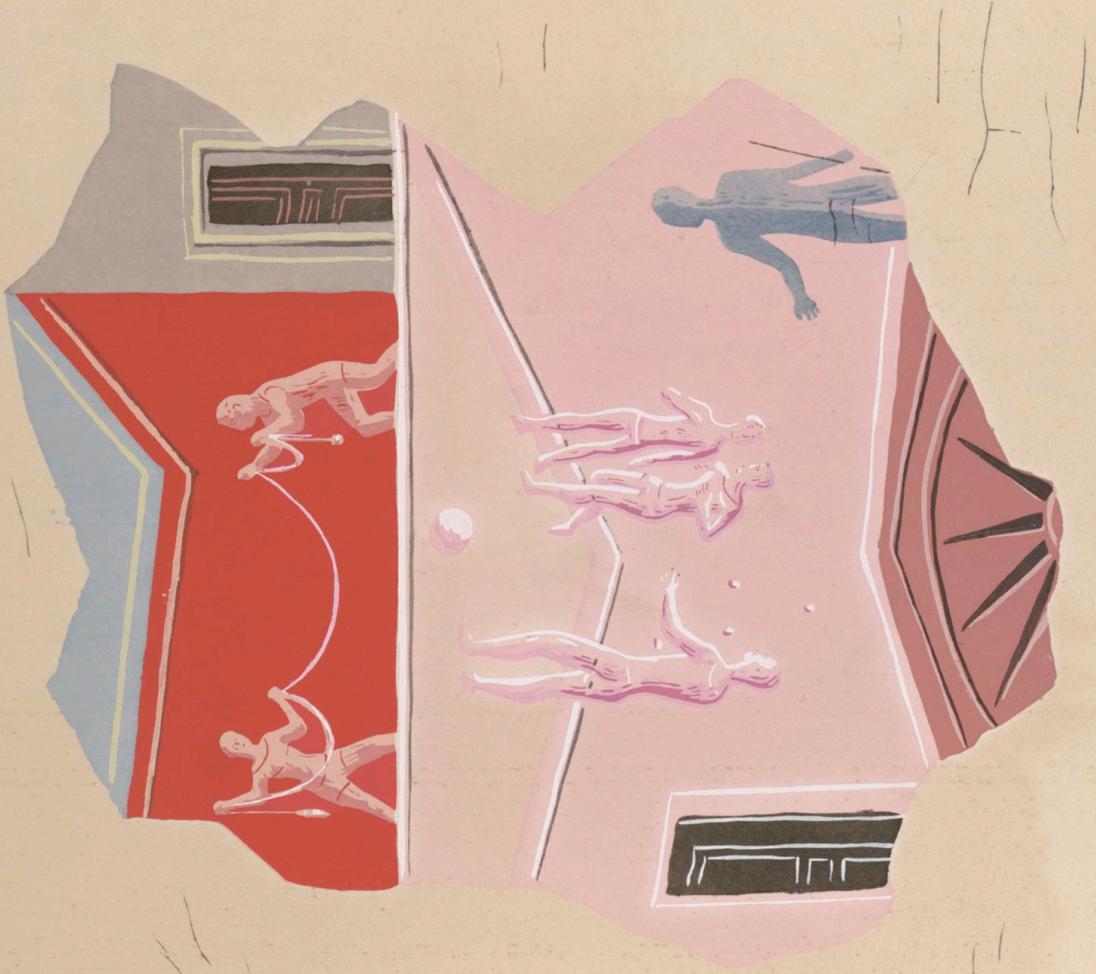
Il n'est pas facile d'étaler la couleur sans bavures, d'un seul coup, avec l'égalité sans rides d'un beau ciel. Avec quel plaisir ces jeunes filles voient se composer sous leurs doigts l'œuvre d'un Charles Martin, ou d'un Georges Lepape, c'est encore plus amusant que de draper une robe ou que de garnir un chapeau. Avant de parler des artistes d'aujourd'hui, je devrais parler des artistes d'hier.

Dois-je rappeler les planches du « Bon genre » ou celles du « Suprême bon ton », toutes les images publiées par Martinet et par la Mésangère, et plus

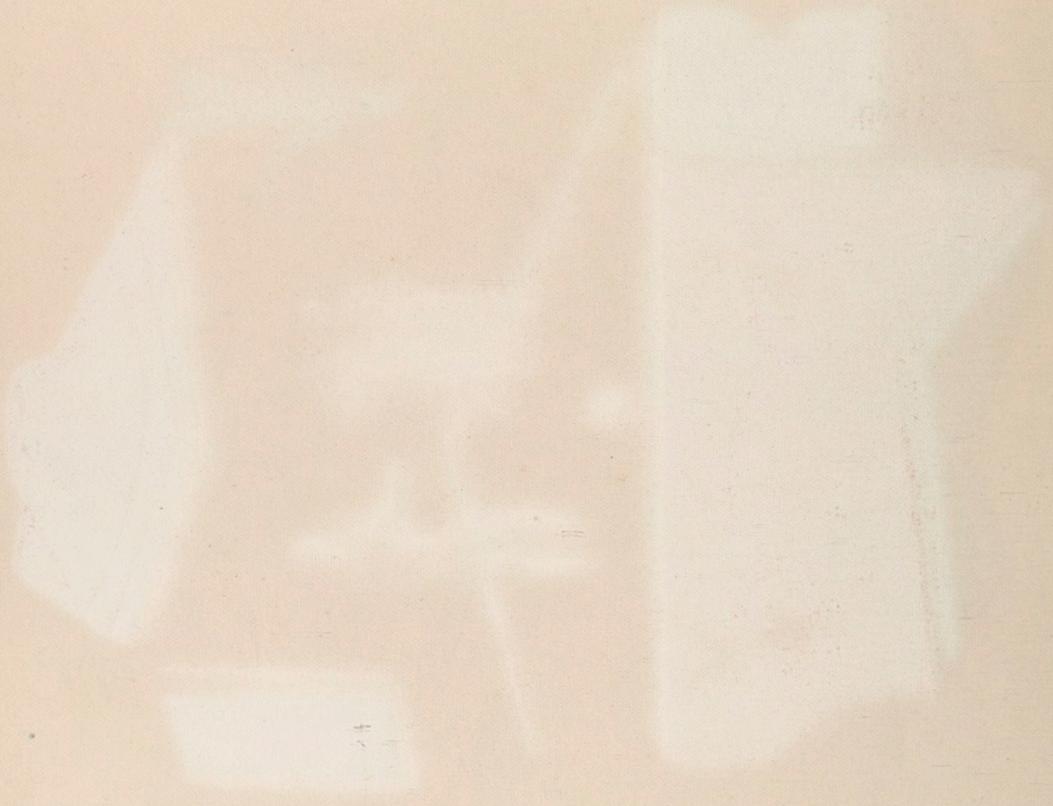
Les deux encartages ci-contre sont extraits d'un album de dessins de Jean Hugo: *Le Miroir magique*, coloriés au pochoir par Jean Saudé. (Édition Jeanne Bucher.)







100



POCHOIRS

près de nous, ces charmantes lithographies de Numa Bassaget, de Grèvedon, de Devéria, dont le libertinage est si aimable et si comique et qui se composent si bien avec les porcelaines de Jacob Petit, les opalines et les meubles capitonnés, dont le bois noir et laqué s'étoile de paillettes de nacre. Ces planches sont admirablement coloriées, à peine si l'éclat d'une gorge, le luisant d'un œil, la mousse d'un jupon sont passés du blanc au noir et dessinent sur les belles estampes un tatouage singulier.

Après cette floraison de bouquets, de visages, de falbalas, ce fut l'abandon du procédé à la mode, des ténèbres de cinquante ans; il appartenait au maître Saudé de restaurer les anciennes méthodes et de les amener à un degré de perfection qui n'avait jamais été atteint. Les valeurs les plus ténues, les oppositions les plus audacieuses, rien ne lui échappe, il décompose des aquarelles aussi chatoyantes que la gorge d'un oiseau des îles, il étale les ondes capricieuses de la gouache, rien n'est difficile à sa fidélité, rien n'est impossible à sa virtuosité.

Les planches qui ornent cet article en peuvent donner une idée. Elles sont extraites d'un album de Jean Hugo : « Le miroir magique », où l'artiste a su, avec de suaves couleurs, matérialiser les idées les plus mystérieuses, représenter tour à tour : la création, l'ombre, la lumière, la chaleur, l'eau salée, l'eau douce, les pierres, les arbres, la pesanteur, le silence, la mort, le sommeil...

Ce sont là des créations de poète autant que de peintre, des jeux d'un raffinement exquis, où le rapport des tons, l'équilibre des volumes, l'élégance toute française de l'invention ravissent à la fois les yeux et le cœur.

Au point de vue technique, Jean Saudé se joue, dans ces planches, des difficultés jugées, avant lui, insurmontables. Ces compositions sont, en effet, coloriées sans points de repère imprimés, sans qu'un trait vienne recevoir, contenir, délimiter la couleur; aucun noir n'appesantit ces compositions où les nuances se fondent, s'unissent, se superposent, ces nuances même que la nature prodigue dans le calice de ses plus belles fleurs.

Parmi tant de beaux livres dont les illustrations sortent des ateliers de Jean Saudé, il n'est pas aisé

de faire un choix. On se souvient de « l'album Poiret » et de « l'Oiseau bleu », avec les gouaches de Georges Lepape, du « Jardin des Caresses » et du « Chariot de Terre cuite » avec les miniatures de Léon Carré, de « La Leçon d'Amour dans un parc » avec les aquarelles de Brissaud, du « Pot au noir » et de « Paul et Virginie » avec celles de Falké... précieux ouvrages que se disputent les amateurs et que je cite en suivant mes préférences personnelles.

Encore un mot : certains critiques prétendent répudier le pochoir, comme indigne du livre de luxe. Pour ma part, j'estime injustifiée cette exclusion d'un procédé qui restitue l'œuvre de l'artiste dans toute sa fraîcheur, sans cette transposition souvent un peu froide produite par les procédés mécaniques.

Les résultats obtenus font valoir l'excellence du procédé, mais d'un procédé souvent avili par des artisans négligents, dont les couleurs chimiques sont tout au plus dignes de ces cartes postales d'un sentimentalisme comique où des amants frisés aux yeux de gazelle se caressent, tout reluisants des feux de l'aniline.

Ces tristes et brutales couleurs affligent le regard. A la porte des ateliers qui emploient ces nuances trompeuses, on les voit couler en ruisseaux irisés dont le rouge se décompose comme un vin frisé dans les fûts des guinguettes.

Je répéterai avec Monsieur de la Palisse : Employez du bleu pour faire du bleu. Pour enluminer de belles estampes, il faut de riches substances, comme au temps où les peintres, broyant eux-mêmes leurs couleurs, préparaient le vermillon ou l'outremer, le trésor, alors impollué, des sept couleurs.

Voilà ce que se représentent les derniers détracteurs du pochoir. Pour que le succès de cette si féconde méthode soit universel, il faut demander aux artistes coloristes de composer leur palette des plus belles, des plus durables couleurs. Il serait triste qu'un rayon de soleil enlevât à ces beaux volumes leurs couleurs riantes, et qu'éclatants comme des bouquets, ils fussent, comme eux, périssables, condamnés à se flétrir après avoir brillé « l'espace d'un matin ».

George BARBIER.

